

Élisa TIXEN

Le silence à l'ombre des pins

*« La vie est un voyageur qui laisse traîner son manteau
derrière lui pour effacer ses traces. »*

Louis Aragon

1 – BLESSURE AU CŒUR

La courbe se profilait sous les yeux de Charlie, à deux cents mètres sur sa droite. Un tournant décisif, même si elle l'ignorait encore. La jeune femme quitta l'autoroute et s'engagea sur les voies landaises longues et droites, interminables, qui invitent le regard au loin et les voitures à la vitesse. Elle filait sans regarder les croix fleuries sur les bas-côtés, refusant de s'attarder sur ces sorties de route prématurées. Elle était venue réfléchir sur son avenir, pas ruminer le passé.

À la sortie de Magescq, son pied appuya machinalement sur l'accélérateur. Plus que quelques kilomètres et elle serait arrivée. Dernier virage. Elle aperçut enfin le chemin blanc menant à l'airial¹. Au bout de l'allée, le lourd portail en fer forgé était ouvert, laissant apparaître la bâtisse de son enfance.

Charlie se gara devant le perron, ouvrit la portière et sortit dans le frais de ce matin de janvier. Évitant de regarder le hangar sur le côté, elle se concentra sur la « Gaillarde », bloc austère de deux étages, surmonté d'un toit biscornu aux multiples lucarnes. Une maison de maître plus destinée à trôner dans le centre d'un bourg qu'à se cacher au fond de la forêt landaise.

Charlie inspira profondément, la gorge serrée par l'émotion. À l'exception des fêtes de Noël, elle avait passé ici toutes les vacances scolaires. Chaque centimètre carré était imprégné d'un moment heureux, un bobo, un rire... Ses 10 ans lui revinrent. Elle ferma les yeux et s'amusa à avancer à l'aveugle, uniquement guidée par les bruits familiers : le crissement des semelles sur la pelouse sableuse, le craquant des feuilles de châtaigniers séchées, le

¹ L'airial est un terrain couvert de pelouse et planté de quelques chênes, jadis au-devant de la plupart des habitations des Landes de Gascogne situées hors des bourgs.

martèlement de ses talons sur la terrasse en pierre. Quand elle posa la main sur la clenche, l'odeur du chocolat chaud, ronde et sucrée, finit de la guider jusqu'à la cuisine.

Devant son piano à six feux, Simone faisait fondre la tablette directement dans le lait bouillonnant. Charlie s'approcha, posa ses mains sur les épaules et un bécot sonore sur la joue ridée.

– *Adiou* Mona.

Simone se retourna et prit Charlie dans ses bras. La jeune femme resta un instant penchée, la tête enfouie dans le creux du cou fripé, savourant la fragrance de l'eau de Cologne. Bergamote, agrumes, lavande et romarin. Une formule indémodable, comme sa grand-mère. Ses muscles se relâchèrent, libérant la tension et l'air coincé dans ses poumons. Ici, elle pouvait se laisser aller ; ici, elle retrouverait la paix. L'appétit aussi, songea-t-elle en entendant son estomac gronder. Simone examina sa petite-fille, sourit devant sa chevelure flamboyante, les yeux vert doré et les taches de rousseur ponctuant la peau claire.

– Tu es rentrée quand ?

– Ce matin, j'arrive directement de l'aéroport.

– Tu es bien pâlotte pour quelqu'un qui revient des îles. Et tu as coulé quelques kilos. Viens à table, on va te requinquer avec un bon petit-déjeuner, bien solide.

Malgré ses 91 ans, la vieille dame portait droit, observa Charlie, en la regardant se diriger vers ses casseroles. Même si des fêlures étaient apparues en son absence, comme les veines sur sa peau plus saillantes ou la cuillère de bois tremblotant dans sa main...

– Tiens ! Assieds-toi et mange.

Le chocolat mousseux emplit les bols en faïence, ceux avec les losanges bleus.

– Allez, raconte-moi, c'est comment la Guyane ? Les photos que tu m'as envoyées sont superbes. Tu as fait ta randonnée dans la jungle, finalement ?

– Oui, c'était une expérience magnifique et très humide. On devrait y emmener les touristes, ils arrêteraient de se plaindre qu'il pleut toujours dans les Landes.

Charlie éclata de rire, mais Simone ne s'y laissa pas tromper.

– Tu t'es bien plu dans les îles ? insista-t-elle.

Le rire de Charlie s'arrêta net. Elle choisit de ne pas répondre à la question implicite et préféra évoquer les enfants dont elle s'était occupée à l'hôpital de Cayenne. Elle lui parla de Rose de Mai, si fière quand elle comptait ses neuf opérations sur ses doigts osseux. Et l'œil malicieux de Martin quand il se vantait de son « cœur de quelqu'un de mort » et puis... Tant de souvenirs se bousculaient dans sa tête.

Au fil de son récit, elle entendait à nouveau les rires joyeux malgré leur douleur et leurs nausées, elle se rappelait les câlins ensommeillés. Des moments bouleversants, si riches, pendant que les parents épuisés reprenaient quelques forces.

– C'était parfois fatigant, j'avoue. Il faut de l'énergie pour courir après des gamins plus rapides qu'Évinrude. Certains soirs je me couchais complètement épuisée !

– C’est parfait, non ? Ça évite de penser.

Charlie sursauta, mais sa grand-mère se dirigeait déjà vers l’évier pour y laver la vaisselle. L’un des nombreux talents de Simone : débusquer la poussière cachée sous le tapis et faire comme si de rien n’était.

– J’aimerais bien rester quelque temps, Mona, si c’est possible.

– Tu sais que oui, ma Charlie. Je viens justement d’aérer ton ancienne chambre là-haut. Comme si j’avais eu une intuition.

– Ne te dérange pas, je vais emménager dans le hangar.

– Eh non, ce n’est pas possible Charlie, j’y loge déjà quelqu’un.

– Ah ! Bon... Et il s’en va quand ?

– Pas tout de suite. Il faut d’abord qu’il finisse de... il est en train d’aménager le hangar. Charlie se tendit. Simone n’aurait pas autorisé un simple étranger à pénétrer son domaine ! Elle redouta soudain de croiser une ancienne connaissance.

– Qui est-ce ? Je le connais ?

– Non, je ne pense pas. Lucas est le petit-fils d’un ami très cher, mais qui habite assez loin. Il y a bien longtemps que je ne l’ai vu.

Charlie laissa sa grand-mère à sa cuisine et monta dans son ancienne chambre. Encore contrariée, elle sortit ses vêtements de sa valise et les jeta en vrac sur l’édredon fleuri. D’habitude, les visiteurs étaient logés dans le bâtiment principal, « la Grande Maison ». Le studio du hangar à tabac était réservé aux proches, c’est-à-dire elle et Marc... Décidément, cet intrus qui s’interposait entre elle et ses souvenirs l’agaçait. Elle attrapa ses clés de voiture et sortit précipitamment de la chambre.

Quelques minutes plus tard, Charlie se gara sur le parking aménagé dans la pinède. Délaissant la côte goudronnée, elle partit à travers la dune. À mesure qu’elle avançait, les parfums familiers l’enveloppèrent : les pins citronnés, l’iode piquant. Ici, le vent mêlait le sel et la sève dans un dosage subtil qu’aucun flacon n’emprisonnerait jamais. Ses pieds s’enfonçaient dans les grains fins et clairs. Il fallait aller loin sur la planète pour trouver un tel moelleux.

Charlie grimpa jusqu’au sommet de la dune et soudain, en contrebas, l’océan ! Une amplitude infinie offerte à l’œil dans un camaïeu de bleu, de vert et d’argent fondus en un même horizon. La surface était exceptionnellement lisse, les vagues roulaient en courbes douces avant de s’égrener avec l’élégance d’un clavier actionné par un pianiste invisible. Comment résister à cet appel ?

La plage était déserte malgré le soleil d’hiver. Ni surfeur, ni chasseur de trésor. Charlie se dit que c’était son jour de chance. Elle jeta un bref coup d’œil à ses chaussures plein cuir avant de les envoyer voltiger et remonta son jean jusqu’aux genoux. Puis elle ouvrit ses bras au vent dans un geste d’offrande et dévala la pente en hurlant.

Ses cris redoublèrent quand elle sauta à pieds joints dans l'immense flaque, quand l'océan agrippa ses chevilles dans des cercles glacés. Elle riposta par des sautilllements désordonnés, lança quelques coups de pied malhabiles dans l'écume mousseuse. Un courant plus puissant lui faucha les jambes. Charlie se retrouva le rire toujours haut et les fesses dans l'eau.

– Ah c'est comme ça ? s'écria-t-elle.

Elle se releva d'un bond chancelant et inspira profondément avant de plonger tête la première dans la vague qui se cambrait devant elle. Quand elle sortit de l'eau, le vent d'hiver la saisit. Ses vêtements mouillés pesaient lourd, sa peau frigorifiée piquait sous le sel, le sable se collait à son corps... Quel bonheur ! Charlie se sentait revigorée, prête à reprendre son monde en main.

Elle rejoignit ses chaussures en courant, se déhancha pour s'extirper de son jean qui menaçait de la congeler. Alors elle se souvint ; elle n'avait pas pris de serviette ! Elle contempla le pantalon recroquevillé sur le sable et gémit. Pourquoi est-ce qu'elle ne réfléchissait jamais avant d'agir ? Pieds nus sur les gravillons pointus du bitume, elle regagna le parking, le plus vite possible, regardant de droite et de gauche, pour s'assurer que la plage était toujours déserte.

Elle avait presque atteint sa voiture quand elle repéra l'ombre qui observait l'océan depuis le haut de la dune. Lunettes noires, silhouette carrée, masculine. Charlie baissa la tête, plus gênée d'être vue avec ses dessous que si elle avait été complètement nue. Elle serra son jean trempé sur sa poitrine et pressa le pas.

Que ce soit à cause du décalage horaire ou de ses retrouvailles avec l'océan, le reste de la journée s'évanouit dans les limbes d'un sommeil réparateur. Quand Charlie descendit, c'était l'heure du dîner et le « visiteur » était déjà attablé dans la cuisine. Simone l'accueillit avec un apéritif.

– Viens Charlie. Tu as passé une bonne journée ?

La jeune femme entra dans la pièce. L'homme, parfait goujat, resta assis sans ciller. Gardant son sourire affiché, elle s'approcha.

– Bonsoir, je suis Charlie, la petite-fille de Simone.

– Lucas Villardie. Enchanté, marmonna l'étranger sans ôter ses lunettes noires.

Le laissant à sa morosité, Charlie prit le verre de floc que lui tendait sa grand-mère et le leva à son attention.

– Hum, ta garbure sent toujours aussi bon, Mona. J'ai bien choisi mon jour pour rentrer.

– Je me suis dit que ça te ferait plaisir.

– Carrément ! Je suis gâtée. Tu veux que je mette la table ?

En se tournant vers le buffet, Charlie regarda furtivement vers le visiteur, toujours immobile devant la table. La vision de la silhouette sur la plage s'imposa. Elle secoua la tête. Des lunettes noires et carrées, il devait s'en vendre des millions par jour. Les cheveux bruns

étaient chose courante, de même que la barbe naissante tellement à la mode aujourd'hui. Simone traça une croix sur le pain avant de le trancher puis elle tendit la corbeille à Charlie et apporta la soupière sur la table.

Dans le creux de l'assiette, le chou déployait ses feuilles frisées. Les carottes et les pois épais surnageaient entre les pommes de terre et les filaments de canard tombés de l'os. Charlie y plongea sa cuillère qui tint presque droite, comme le voulait la tradition. Puis elle la porta à sa bouche et le bouillon gras enveloppa sa langue d'une traînée brûlante.

– Hum... un vrai délice Mona, encore meilleur que dans mes souvenirs.

À ses côtés, l'étranger avalait la soupe fumante avec une application mécanique loin de lui rendre honneur. Un peu plus vieux qu'elle à en juger par les cheveux blancs sur les tempes. Du coin de l'œil, par-dessus la soupière, elle observa à nouveau les lignes régulières, les traits anguleux. Un visage dur certes, mais intéressant. À condition d'apprécier les mines renfrognées d'adolescents mal embouchés bien sûr. *Vivement qu'il s'en aille !*

L'homme leva soudain la tête, la surprit en train de le dévisager. Sentant ses joues s'enflammer, Charlie se leva sous prétexte d'aller chercher le dessert. Tournée vers les fourneaux, elle s'appliqua à atténuer les rougeurs qui lui brûlaient le visage. Quand elle revint vers la table, elle saisit un regard complice entre Simone et son visiteur. Elle hésita un instant, les mains encombrées par la tourtière. À croire que c'était elle l'intrus ! Elle posa le plat bruyamment, attrapa le couteau cranté et découpa la pâte sans hésiter. Tout en tranchant dans les pommes, elle fixa l'étranger et lui demanda :

– Vous venez de loin, Lucas Villardie ?

– Non.

– Lucas est de Grenoble, la renseigna Simone.

– Grenoble ? Ce n'est pas la porte à côté. Qu'est-ce qui vous amène dans notre région, vacances ou travail ?

– Le repos. Jusqu'ici, c'était l'endroit parfait.

Le sourire de Charlie se crispa devant l'affront. Qu'est-ce que je fais ? *Je le gifle ou je le gifle ?* Sa main trembla, la part de tarte atterrit dans l'assiette côté fruits. *Évidemment !*

– Laisse-le tranquille avec tes questions, Charlie. Raconte-nous plutôt ce que tu as fait de ta première journée, demanda Simone.

– Je suis allée à Messanges. Au départ, je voulais juste me tremper les orteils, mais pour finir, j'ai carrément piqué une tête. C'était fabuleux, encore mieux qu'en été.

– Vous voulez rire ! Vous vous êtes baignée en plein hiver ? En risquant l'hypothermie ?

– Des racontars de fillettes. Un bain glacé, c'est excellent pour la santé et ça chasse les humeurs. Vous devriez essayer.

Simone se leva en proposant une infusion. Sa silhouette dressée rejeta l'indésirable dans l'ombre. Un répit bienvenu pour Charlie qui mourait d'envie de l'éjecter par la fenêtre. Sa grand-mère remplissait les tasses, imperturbable. L'eau bouillante s'échappait en longues

vapeurs transparentes. Charlie ressentit l'envie d'en faire autant, de se fondre elle aussi dans la douceur fleurie de la verveine et de s'envoler vers d'autres latitudes. Avant de se rappeler qu'elle venait juste de rentrer et qu'ici, c'était chez elle.

– Si vous recherchez la paix, vous êtes au bon endroit, Monsieur Villardie. Chez nous, il y a suffisamment d'espace pour préserver notre intimité. Et quand nous nous retrouvons le soir, c'est toujours avec plaisir, pour partager des bons moments. Comment vous faites dans vos montagnes ? Vous vous marchez sur les pieds toute la journée et vous vous étriez au dîner ?

– Touché, sourit Lucas. Vous êtes aussi douée que votre grand-mère pour les sermons, surtout quand ils sont mérités.

– J'étais à bonne école avec Simone. Et puisque vous le reconnaissez, j'accepte vos excuses.

– Des excuses ? Lesquelles ?

– Celles que vous alliez me présenter pour votre mauvaise humeur.

– Hum ! une femme qui anticipe les désirs ? Vous avez raison, votre éducation est parfaite. À ces mots, Charlie se leva brusquement, se cognant contre la table épaisse. Éperdue, elle frotta sa hanche meurtrie, chercha le soutien de sa grand-mère, se raccrocha à son regard brillant de tendresse.

– Je vais me coucher Mona, il y a certaines choses qui me fatiguent ici. *Adischatz*².

² Bonjour ou Au revoir (à la cantonade).